

Entretien avec Amos Kenan

André Payette

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Payette, A. (1972). Entretien avec Amos Kenan. *Liberté*, 14(4-5), 150–159.

Entretien avec Amos Kenan

Y a-t-il en Israël un problème de langue pour les écrivains? Quand je pense au problème de langue, je pense à l'hébreu que vous avez, en somme, refabriqué depuis la langue ancienne. Est-ce que la langue elle-même pose un problème aux écrivains?

— Oui, c'est une langue qui est à la fois ancienne et ressuscitée, mais depuis 2000 ans ce n'était pas une langue parlée et pour écrire la littérature, il faut une tradition de langue parlée. L'écrivain israélien a des difficultés pour utiliser une langue qui n'est pas tout à fait modernisée, mais à la fois il a le plaisir de créer la langue au fur et à mesure de ses besoins.

Lorsque vous dites que l'écrivain crée la langue, est-ce que c'est l'écrivain qui va créer la langue ou si l'écrivain va utiliser la langue que le peuple lui-même, dans la rue, va créer?

— C'est les deux à la fois, parce que je sais qu'il y a des nouveautés, des innovations qui ont été créées par des écrivains, mais le rôle de l'écrivain israélien aujourd'hui c'est de prêter son oreille au développement organique de la langue. Comment parle un peuple nouveau : des gosses, des soldats ; et comment la langue réagit vis-à-vis des situations inattendues ? C'est le rôle de l'écrivain d'adapter ces nouveautés dans la langue littéraire.

De quelle manière la langue évolue-t-elle ? Quelles influences subit-elle ?

— Il y a l'influence du yiddish, l'influence de l'anglais, l'influence de l'arabe et l'influence du cinéma, du cinéma étranger...

Et de quelle façon le cinéma et les langues étrangères influent-ils sur l'hébreu ? Lorsque vous créez de nouveaux mots, est-ce que ce sont de nouveaux mots que vous créez à partir de racines hébraïques ou à partir de mots nettement étrangers ?

— Je peux vous donner des exemples. En hébreu, on ne peut pas faire un mot qui est composé des deux. Mais dans la langue parlée moderne c'est un phénomène très courant. Et il y a une chose étrange : il y a quelques années on a trouvé des lettres qui datent de dix-huit siècles, de la révolte anti-romaine, la dernière révolte des Juifs contre les Romains, et cette lettre est écrite dans un espèce d'argot qui n'est pas l'hébreu littéraire que nous connaissons de cette époque-là, parce que nous connaissons l'hébreu littéraire archaïque. C'est écrit dans un argot qui s'approche assez de l'argot de nos jours, et c'est bizarre.

Comment expliquez-vous cela ?

— C'est la nature de la langue. Il y a des lois, il y a un organisme et à cette époque-là, c'étaient des gens comme nous qui parlaient leur langue archaïque mais qui, dans la vie courante, quotidienne, avaient besoin de quelques raccourcis, de quelques jeux. Le même besoin, nous l'avons aussi.

De façon général : les écrivains israéliens écrivent-ils l'hébreu littéraire ou l'hébreu populaire ?

— Je crois que les bons écrivains écrivent l'hébreu populaire, et les mauvais écrivains essaient de rattraper ce qui reste de l'hébreu littéraire.

Est-ce que depuis quelques années, d'abord depuis 1948 et depuis plus particulièrement 1967, on note dans la littérature israélienne des tendances nouvelles ?

— Je crois que oui : on n'est pas coupé du reste du monde et tous les courants littéraires passent aussi par ce petit coin d'Israël. Et je sais que la poésie anglo-saxonne a une influence ici et je me rappelle une époque où tout le monde ici, tous les poètes étaient des petits Robert Cummings, par exemple. Et avant, tout le monde était un petit T.S. Eliot. Aujourd'hui il y a même quelques lettristes ou quasi-lettristes ou demi-lettristes, je ne sais pas. Ça passe par ici aussi.

Est-ce que ce sont des sortes d'adaptations des auteurs étrangers, ou si on essaie de recréer le style étranger en langue hébraïque ?

— C'est plutôt de recréer le style étranger dans la langue hébraïque.

En ce qui concerne le roman, par exemple ?

— Pour le roman, on est ici assez conventionnel, c'est-à-dire que ce sont de vrais romans : il y a des personnages, il y a une histoire, il y a la description, assez panoramique : d'habitude, on raconte quelqu'un, on raconte ses origines, son père, son grand-père, sa grand-mère, etc. Le nouveau roman n'existe pas ici, ni l'anti-roman, ni le non-roman.

Lorsque vous écrivez vous-même, dans quel genre situeriez-vous vos écrits, par rapport à la littérature traditionnelle ou à la littérature nouvelle ?

— Je ne sais pas, je préfère appeler des écrits des textes parce que je ne crois pas que l'anti-roman ou nouveau-roman me dise quelque chose. Mais c'est certain que ce que j'écris, ce ne sont pas des romans, parce que l'histoire y manque et aussi les personnages manquent, et ce ne sont pas des objets qui parlent, ce ne sont pas des descriptions d'objets.

Et ça n'est pas non plus de la poésie ?

Ça dépend de ce que vous appelez la poésie. Pour moi, la poésie ce n'est pas ce qu'elle est pour les poètes et les critiques, parce qu'il est convenu aujourd'hui que la poésie c'est une forme d'écriture qui se distingue par les lignes courtes, qui ne prennent pas toute la longueur de la page, la largeur de la page.

Une sorte de dessin en même temps.

— Oui, ça se dessine, on peut faire des spirales, des courbes, etc. Pour moi ce n'est pas ça, pour moi la poésie c'est une espèce spéciale de liaison entre les mots. Et cette liaison ne peut pas être linéaire. Et c'est une liaison assez magique entre les mots.

Vous attachez une très grande importance à la forme littéraire elle-même par rapport au fond ?

— Ce n'est pas exact parce que ce n'est pas une question de forme. Employer les mots ce n'est pas une forme. Une forme c'est une chose extérieure, si c'est court ou long, petit ou grand, ça c'est extérieur et c'est ce qu'on appelle *forme*. Je parle de l'essence, pas de la forme.

En ce qui vous concerne, est-ce que vos écrits sont orientés politiquement ?

— Je crois que oui. Mais quand on dit le mot *politique* on ne veut pas dire *actualité*. Parce que l'actualité politique, ça c'est pour la presse quotidienne ; ce n'est pas intéressant. Et ce qu'on cherche dans les écrits politiques, c'est l'essence même de la politique ; qu'est-ce que c'est que l'homme comme bête politique, qu'est-ce que c'est que la société ? Je sais que mes personnages à moi sont politiques dans le sens qu'ils n'ont pas de personnalité, ils n'ont pas de psychologie : les personnages sont des fonctions sociales. Et ça c'est politique : c'est une approche politique.

Est-ce que dans vos écrits vous recherchez une sorte de caractère israélien de la littérature ?

— Je ne sais pas si je cherche, j'espère que je trouve. Mais chercher c'est déjà une prétention parce que s'il y a une forme israélienne, il faut qu'elle soit, c'est tout. on ne peut pas la créer artificiellement.

Est-ce qu'actuellement, dans la littérature, on note des auteurs qui cherchent ou chercheraient une forme israélienne de façon plus particulière qu'une forme littéraire, tout simplement ?

— Il y a toujours de mauvais écrivains et parce qu'ils sont mauvais, qu'ils ne sont pas doués et qu'ils n'ont rien à dire, leur seul refuge, c'est qu'ils sont israéliens et qu'ils ont une forme israélienne. Ce sont eux qui parlent pour une culture particulière israélienne. Et ce sont des choses qui ne se créent pas. Un bon écrivain qui est né ici et qui a vécu ici, s'il a quelque chose de véritable à dire, ça sera israélien. Mais un israélien a aussi le droit d'appartenir au monde et aujourd'hui le monde a rétréci ; on est tous dans le même monde et ce monde trouve aussi son expression israélienne, il ne faut pas chercher l'israélien pour cela, il faut comprendre le monde. Par obligation on est israélien puisqu'on est né ici.

Est-ce que la littérature israélienne actuellement concourt à créer une nationalité israélienne ?

Ça nous occupe. Et les quelques bons écrivains israéliens cherchent à comprendre l'identité israélienne, qu'est-ce que ça veut dire un Israélien, qu'est-ce que ça veut dire un Juif, qu'est-ce que ça veut dire qu'on est là, ici en Israël, pourquoi nos parents sont venus ici, pourquoi nous on est né ici, et nous qu'est-ce qu'on a à faire ici. Ce sont des questions, et je sais que les personnages des romans qui ont été publiés récemment en Israël sont des personnages à la recherche de leur propre identité.

Est-ce qu'en fait on peut dire qu'actuellement, vous assistez à une première génération de véritables écrivains israéliens ?

— Je crois que oui. Je crois que depuis dix ans, pas plus que cela, il y a une nouvelle génération d'écrivains israéliens qui sont vraiment d'abord écrivains valables. Ce sont des écrivains. Ils pourraient être hollandais, japonais, arabes, ils sont israéliens, mais ce sont des écrivains. Tandis qu'avant, on avait des écrivains israéliens mais qui n'étaient pas tout à fait écrivains.

Est-ce que les écrivains israéliens de cette nouvelle génération n'empruntent pas à leur culture du passé ou à diverses cultures nationales de leurs parents ?

— Je crois le contraire : déjà ils sont assez débarrassés pour avoir une certaine perspective sur la création d'un nouveau peuple et ils peuvent aborder les yeux ouverts les problèmes essentiels de chaque être et de chaque société. Le problème essentiel, c'est l'identité.

Vous me disiez tout à l'heure que l'actualité politique, c'était pour le journal quotidien et non pas pour la littérature, mais vous-même, vous écrivez, vous avez écrit des textes, vous avez aussi écrit des pièces de théâtre mais vous écrivez aussi régulièrement dans un journal quotidien à titre de chroniqueur. Quel est le sens de votre travail dans le journal quotidien ?

— J'ai commencé par une colonne satirique quotidienne il y a assez longtemps quand j'étais jeune, il y a quinze ans à peu près. Mon personnage quotidien, c'était un *sabra*, c'est-à-dire quelqu'un qui est né en Israël et qui parle l'argot israélien. Mon *sabra* s'appelait Ouzi et son rôle était vraiment le rôle du petit gosse d'Andersen, celui de crier tout le jour que le roi, c'est nous, et de critiquer le gouvernement. Et depuis, j'ai développé mon style et j'écris toujours des choses satiro-politiques. Je critique toujours le gouvernement parce que c'est toujours le même.

Est-ce que ce travail de satire que vous faites dans le journal quotidien, vous le considérez comme un travail d'écrivain plutôt que celui d'un journaliste ?

— Oui, plutôt un travail d'écrivain parce que d'abord je ne suis pas reporter, je ne raconte pas des faits, je me base sur les faits que tout le monde connaît déjà, et je fais mon commentaire. Pour le commentaire, on n'a pas besoin de la dimension artistique mais je préfère écrire sous forme d'histoire, de fable, une forme artistique parce que ça m'intéresse. Et aussi je crois que les lecteurs aiment ça.

Est-ce que ça ne rejoint pas dans une certaine mesure une forme littéraire juive ancienne ?

— Oui, les Juifs ont toujours aimé la plaisanterie et les fables. Il y a des recueils de fables extraordinaires. Et en ce qui concerne l'humour, c'est notoire déjà.

Vos pièces de théâtre sont-elles jouées en Israël ?

— Pas tout à fait : elles sont plutôt jouées à l'étranger, mais ce n'est pas grave. Je peux vous raconter une histoire à propos des pièces de théâtre. J'ai écrit une pièce qui s'appelait LE LION et j'ai rencontré un jour, à Paris, Monsieur Sartre qui a lu ma pièce et qui voulait me parler là-dessus. Il m'a dit : voilà ce que je trouve dans votre pièce, c'est la critique du mythe sioniste et c'est l'histoire parodiée du sionisme et de l'Etat d'Israël, une critique féroce contre le gouvernement israélien. Donc lui, il a trouvé une pièce politique israélienne. Mais ici en Israël, qu'est-ce qu'on m'a dit, on m'a dit : voilà de l'absurde et l'influence de l'étranger ; sans doute le type a trop lu et trop vu le théâtre français moderne, c'est l'influence de Beckett et Ionesco, etc.

La pièce n'a pas été jouée ici, mais elle l'a été largement à l'étranger ?

— Oui, ici elle n'a pas été jouée et pas pour de bonnes raisons, et là-bas elle a été interprétée comme une pièce politique israélienne, ce qui n'est pas le cas. La vérité, c'est qu'une pièce politique n'est pas israélienne ni française parce que l'homme est pareil partout.

Mais ça n'est pas la seule pièce que vous ayez écrite et qui a été jouée à l'étranger ?

— J'ai une pièce qui sera publiée cette année au Canada mais en anglais dans une revue dont j'oublie le nom, et j'ai une pièce qui s'appelle LES DINOSAURES qui a été jouée en France, et une autre qui s'appelle TREMBLEMENT DE TERRE qui sera créée à la fin de l'année à Paris.

Est-ce que vos pièces sont jouées dans d'autres pays aussi ?

— A peu près partout. Mes pièces ont déjà été jouées en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Hollande, en Pologne.

Est-ce que vous les traduisez vous-même en langue étrangère ?

— Non, je ne suis pas capable. Je ne connais que l'hébreu.

Est-ce que vous publiez en Israël des textes, en dehors, bien sûr, de vos chroniques dans le journal quotidien ?

— Non ; j'ai publié un livre une fois et ce fut un échec total. J'ai vendu je crois 200 exemplaires.

C'est un livre qui avait été édité en France également.

— Oui, et là-bas ça a été aussi un échec total. C'était LE CHEVAL FINI.

Ici en Israël, on note qu'il y a peu de romans qui se publient, mais les écrivains écrivent beaucoup pour le théâtre. Est-ce que c'est parce que c'est plus facile d'être joué au théâtre que d'être publié ?

— Oui, c'est la raison. Et on n'est pas joué dans les grands théâtres. Le privilège d'être joué dans les grands théâtres appartient aux succès de Broadway, des choses comme ça. Mais un écrivain israélien peut toujours trouver un copain metteur en scène et quelques copains comédiens, et monter un petit spectacle, et qui vit sa vie, et qui court le pays, et c'est ce qu'on fait.

Est-ce qu'il y a beaucoup de spectateurs pour le théâtre en Israël ?

— On a beaucoup et on prétend avoir la plus grande proportion au monde de spectateurs de théâtre par rapport à la population.

Par rapport au livre, est-ce que l'Israélien lit beaucoup, achète beaucoup de livres ?

— De moins en moins. Autrefois il achetait des livres. Et la légende dit qu'autrefois on lisait des livres, aujourd'hui on n'en achète plus et on ne lit plus : il y a la télévision, voilà.

Est-ce que c'est la télévision qui a tué l'édition ?

— Pour l'édition, ce n'est pas la télévision seulement, c'est aussi les banques qui ont introduit les chèques-cadeaux qui remplacent les livres-cadeaux. Et les gens préfèrent la livre israélienne — la monnaie — plutôt que le livre, voilà.

Le livre israélien avait la réputation d'être bien fait autrefois, est-ce qu'il continue toujours d'être bien fait, sur le plan de la présentation et du papier ?

— Les grandes maisons d'édition d'Israël sont en faillite. Et la question ce n'est pas de savoir si le livre est beau ou non mais : est-ce qu'il y a des livres ou non, est-ce qu'il y a des éditions ?

Les grandes maisons d'édition sont-elles en faillite parce qu'elles ne publient pas d'auteurs israéliens ?

— C'est parce que les gens n'achètent pas de livres.

L'Israélien serait-il plus intéressé à lire de la littérature israélienne qu'une littérature en langue hébraïque mais qui est une traduction de l'étranger ?

— Les quelques auteurs israéliens qui sont valables sont lus. Un bon roman en Israël peut avoir un tirage de 20,000, même de 40,000 exemplaires.

C'est assez important comme tirage tout de même par rapport à ce qui se fait à l'étranger, même en France, par exemple.

— Oui, mais c'est dans une seule édition subventionnée et en livres de poche très bon marché, à la portée des étudiants et des lycéens.

L'écrivain israélien aurait donc certaines difficultés à vivre de sa plume ?

— Quelqu'un qui a tiré 40,000 exemplaires peut avoir quelque chose comme 4,000 livres et ça permet de vivre, disons, pendant quatre mois (Un peu plus de \$1,000.).

Ce qui signifie tout de même un grand succès commercial.

— Le plus grand possible, la somme d'un travail de quelques années. Donc il ne peut pas vivre de sa plume.

L'écrivain d'ici doit donc viser à la publication à l'étranger pour étendre son marché. Est-ce que c'est relativement facile pour un écrivain israélien d'être publié à l'étranger ?

— Presque impossible. Et quand vous m'avez parlé tout à l'heure de la difficulté de la langue, j'ai oublié de dire quelque chose : il y a une autre difficulté pour la langue hébraïque, c'est qu'écrire en hébreu, c'est comme écrire sur la glace,

parce que cette langue hébraïque n'appartient à presque aucune famille linguistique. Par exemple : si on écrit en hollandais, on peut être traduit en allemand et en anglais, ça fait partie de la même culture et on n'est pas tout à fait perdu, on n'est pas effacé. Mais écrire en hébreu, on est ici 3,000,000 d'habitants dont la moitié n'est pas née ici, ne connaît pas la langue, alors on n'a pas de lecteurs. Et comme notre culture est coupée du reste du monde, on n'arrive pas à être traduit. Alors on ne peut pas percer ce mur.

Les traducteurs de l'hébreu en langues étrangères se trouvent-ils en Israël ou à l'étranger ?

— Ni ici ni là-bas. Et c'est rare qu'on puisse trouver une bonne traduction de l'hébreu à n'importe quelle langue.

Mais vos pièces de théâtre qui sont à l'origine écrites en hébreu sont ensuite traduites en langue étrangère, là où elles sont jouées.

— Moi j'ai une veine personnelle : j'ai Christiane Rochefort comme traducteur et c'est ensemble qu'on travaille. Je raconte chaque phrase de ma pièce ou de mon texte et c'est elle qui fait un travail d'adaptation parce que ce n'est pas seulement une traduction, il faut trouver l'équivalence française pour des choses qui n'existent pas ni en France ni en français.

Dans les autres pays les traductions se font à partir du français alors.

— Oui.

Est-ce que vous y voyez une grande perte à partir du texte original ?

— Non, au contraire. Elle écrit mon français comme si c'était moi.

Et l'anglais, par exemple ?

— Je n'ai pas trouvé de traducteur.

Mais vous avez été joué à New York ?

— C'était mal traduit.

(Propos recueillis par André Payette)